

M É M O I R E S
C O N C E R N A N T
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,
LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.
D E S C H I N O I S,
PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

T O M E Q U A T R I E M E.



A P A R I S,
Chez NYON l'aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais,
vis-à-vis le Collège.

M. D C C. L X X I X.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



A V E R T I S S E M E N T.

C E quatrieme Volume des *Mémoires sur les Chinois*, contient : 1°. un exposé très-étendu de la doctrine ancienne & nouvelle des Chinois sur la Piété Filiale, qui fait la base de leurs mœurs & de leur gouvernement. C'est d'abord un extrait des Auteurs qui ont écrit sur la *Piété Filiale*; particulièrement du *Li-ki*, qui est un des Livres canoniques des Chinois; du *Hiao-king*, ou dialogue de Confucius; d'un autre Livre sur la Piété Filiale de l'Empereur; du Code des Loix de la dynastie régnante, sur la pratique de cette vertu. Ce sont ensuite diverses pieces en vers & en prose, anciennes & modernes; des exemples illustres, des maximes, des pensées, des proverbes, &c. tous relatifs à la Piété Filiale.

Il contient, 2°. un Mémoire sur l'Intérêt de l'argent en Chine.

3°. Un précis des notions qu'on a à la Chine sur la petite Vérole.

4°. Une notice du Livre Chinois *Si-yuen*, sur la maniere dont s'y prend la Justice chinoise, pour

4 DOCTRINE DES CHINOIS

autre plus utile & plus approprié à l'Europe. Cette annonce fans doute ne prévient pas en faveur de l'entreprise ; mais outre que ce plan éloigne tout soupçon d'infidélité , d'adulation & d'hyperbole, il a encore le grand avantage de rendre la Piété des Chinois trait pour trait , de la contre-tirer sur le tableau qu'ils en ont fait eux-mêmes , & de lui conserver cet air antique & original qui la distingue de celle de tous les autres peuples, soit barbares, soit policés. Peut-être même que les lecteurs les plus délicats, nous sauront gré de les avoir mis à même de voir par leurs yeux, de juger d'après leurs propres réflexions, & de lire du Chinois de tous les styles & de tous les âges, en remontant jusqu'aux générations les plus voisines du déluge.

Les Chinois avoient des livres avant que les Grecs eussent des lettres. Chaque siècle en a vu augmenter le nombre dans tous les genres. Ceux qui ont été faits sur la Piété Filiale depuis vingt siècles suffiroient seuls pour former une grande bibliothèque. Aussi, bien loin de donner à entendre que nos choix présenteront à l'Europe ce qu'on trouve ici de mieux pensé & & de mieux écrit sur cette excellente vertu, nous nous faisons une conscience d'avertir & d'articuler nettement que nos connoissances, nos loirs & nos pensées ne pouvoient pas s'élever si haut. De l'exactitude & du travail, voilà tout ce qu'on peut exiger d'un Missionnaire. Aussi nous sommes-nous bornés dans notre Recueil ; 1°. à un extrait du *Li-ki*, un des cinq Livres canoniques ; 2°. à une traduction littérale de plusieurs morceaux du *Hiao-king*, ou *Dialogue sur la Piété Filiale* ; 3°. à des notes sur le *Hiao-king*, tiré des Commentaires, Gloses & Paraphrases les plus estimées ; 4°. à un extrait du *Hiao-king-yen-y*, sur les devoirs particuliers de la Piété Filiale de l'Empereur ; 5°. à une notice de ce qui a trait à la Piété Filiale, dans le Code des loix de la dynastie régnante ; 6°. à diverses pièces en prose

SUR LA PIÉTÉ FILIALE. 5

& en vers, anciennes & modernes, telles que nous les avons trouvées çà & là ; 7°. à une suite choisie d'exemples de Piété Filiale les plus préconisés, les plus souvent cités, & qui caractérisent mieux celle des Chinois ; 8°. à un Recueil de pensées, maximes, réflexions, proverbes, caractères & portraits tirés des livres qui nous sont tombés sous la main (a).

Comme l'Europe est encore bien éloignée de la Chine, il est évident qu'une indication générale ne fauroit suffire pour la majeure partie des morceaux & pièces dont est composé ce Recueil. Il faut les connoître en détail, pour en trouver la lecture plus intéressante : chacun aime à savoir qui lui parle & sur quoi est fondée l'autorité de son témoignage. Nous avons jugé à propos, par cette raison, de mettre de courtes notices à la tête de chaque article (b).

(a) L'Europe ne demandant gueres que des faits & des textes originaux sur les Chinois, on a cru devoir supprimer une partie des réflexions & des sentimens particuliers de ceux qui envoient ces Mémoires. On a aussi retranché des textes traduits quelques traits trop près de la nature, & qui auroient pu blesser la délicatesse de l'Europe.

(b) *Protestation.* Comme la droiture de nos vues & la pureté de notre intention, en composant ce Recueil, ne suffisoient pas pour nous rassurer sur les méprises, les fautes ou même les propositions peu exactes qui pourroient nous être échappées, nous déclarons ici que nous sommes prêts à rétracter & condamner sans aucune restriction, explication, ni limitation, rétractons même & condamnons dès ce moment tout ce qui pourroit n'être pas pleinement & entièrement conforme à l'enseignement de l'Eglise Ro-

maine ; en conséquence, si on vouloit donner cet Ouvrage au Public, non seulement nous consentons, mais nous prions qu'on ait la charité d'y faire toutes les corrections & suppressions qu'on croira nécessaires, & nous les avouons de tout notre cœur pour tout ce qui regarde le dogme & la morale de l'Eglise. Pour ce qui n'est qu'érudition, critique, systèmes & opinions, nous prions qu'on veuille bien s'en fier à notre exactitude & à nos recherches dans tout ce qui ne seroit pas contraire aux loix & à la police du Gouvernement ; mais pour ce qui n'est qu'elocution & langage, si on vouloit donner ce Recueil au Public en entier, nous nous faisons justice & convenons qu'il auroit besoin d'être retouché par une main amie, & nous ne pouvons que faire des prières pour demander un travail si ingrat.

CHAP. *Hoën-y, Tfiou-y & Sang-fou.*

Du respect pour les vieillards, dépend la Piété Filiale & la déférence pour les aînés ; de la Piété Filiale & de la déférence pour les aînés , dépend la tranquillité de tout l'Empire.... Confucius disoit : *Qu'on pouvoit juger du gouvernement par la manière dont se faisoient les festins publics.*

On juge des personnes par leur conduite durant le deuil.

On obéit à sa mere comme à son pere, on a le même amour pour l'un & pour l'autre ; mais la mere ne tient que le second rang. Le ciel n'a pas deux soleils, la terre n'a pas deux Empereurs, un royaume n'a pas deux Princes, une famille n'a pas deux maîtres, un seul doit commander ; aussi quand le pere vit encore, on ne porte qu'un an le deuil de sa mère, afin de faire voir qu'il n'y a qu'un chef.

HIAO-KING, ou LIVRE CANONIQUE sur la Piété Filiale.

Notice du Hiao-king.

LE *Hiao-king* ou Livre Canonique sur la Piété Filiale, est, dit-on vulgairement, le dernier ouvrage de Confucius, & fut composé l'an 480 avant J. C. Les Savans ont fait un grand nombre de dissertations pour examiner & constater si ce petit dialogue est véritablement de ce sage. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est qu'on le lui a toujours attribué, & qu'il n'est pas historiquement démontré qu'il en soit l'Auteur. Cependant, comme plusieurs Empereurs, quelques anciens historiens & de très-célebres critiques articulent nettement que c'est le Socrate

de la Chine qui l'a composé, on peut, ce semble, se ranger de leur avis, qui est le plus universellement suivi depuis bien des siècles, & n'a plus eu de contradicteurs dans ces derniers temps.

Le *Hiao-king* fut enveloppé dans la proscription des anciens livres, sous le regne de *Tsin-chi-hoang*. Comment a-t-il été recouvert? Les exemplaires recouverts étoient-ils les mêmes? lequel de ces exemplaires étoit le plus authentique? quel est celui qui a prévalu? Toutes ces questions mirent aux prises les Savans qui voulurent autrefois en faire une affaire d'Etat. Nous n'insisterons pas sur cet objet. On s'intéresse trop peu au fond du procès en Europe pour avoir la curiosité d'en lire les pièces.

Dès que le *Hiao-king* eut paru, il fut expliqué, commenté & paraphrasé de toutes les manières qu'on peut imaginer. Pour comble de gloire, ce petit livre fut mis au nombre des livres canoniques, & décoré du titre de *King*. Méritoit-il tous ces honneurs? Le lecteur en jugera. Peut-être le *Hiao-king* doit-il plus sa gloire à l'intérêt qu'on prend ici à tout ce qui concerne la Piété Filiale, qu'à la manière dont ce grand sujet y est traité; & ce sera encore une plus grande louange pour Confucius, qu'on fait avoir été le conservateur & l'apôtre de la doctrine de la Piété Filiale.

Le P. Noël a traduit autrefois le *Hiao-king* en latin. Notre traduction sera nécessairement différente de la sienne. Il a travaillé sur le *Kou-ouen*, vieux texte, & nous sur le *Sin-ouen*, nouveau texte, qu'ont adopté les Lettrés du Collège Impérial. Outre cela, il s'est jetté dans la paraphrase, & nous, nous avons pris à tâche de présenter le texte en François tel qu'il est en Chinois. Nous avertissons que le texte auquel nous nous sommes attachés, est celui qui a prévalu au Palais, au Collège Impérial & dans toutes les Provinces.

Piété Filiale, & ferez un sujet fidèle; vous déférerez à ceux qui sont au-dessus de vous par respect filial, & vous ferez un citoyen soumis: or, la fidélité & la soumission préviennent toutes les fautes vis-à-vis des supérieurs (11). Quel moyen plus sûr, soit de garantir ses revenus & dignités (12), soit de conserver le droit de *Tsi-ki* à ses ancêtres? Voilà sommairement ce qui caractérise la Piété Filiale du Lettré. Il est dit dans le *Chi-king*: *Que la crainte de flétrir la mémoire des auteurs de vos jours, occupe les premières pensées de votre réveil, & que le sommeil même de la nuit ne vous les ôte pas* (13).

Mettre à profit toutes les saisons, tirer parti de toutes les terres, s'appliquer à ses devoirs & économiser avec sagesse pour nourrir son père & sa mère, c'est-là sommairement en quoi consiste la Piété Filiale de la multitude (14).

son père, voit toujours en lui la prééminence sacrée de la paternité, & se fait un plaisir de lui prouver en tous ses procédés, l'obéissance affectueuse d'un fils respectueux.

(11) Les Anciens disoient: *Ce n'est pas pour jouir des honneurs & des richesses attachées aux dignités qu'un fils entre dans la carrière des emplois du gouvernement, c'est pour consoler la tendresse de ses parens, les acquitter envers la patrie, & leur rendre la vie plus douce.* Or qui a cela en vue, fera fidèle à son Prince & soumis à ses supérieurs. Plus même il est occupé de ses parens, plus il s'observe & mesure toutes ses démarches.

(12) On avoit des revenus sur l'Etat, dans l'antiquité, dès qu'on étoit monté au grade de Docteur; mais on n'entroit en charge qu'à son rang, encore falloit-il le choix exprès du Prince ou de l'Empereur.

Tous ceux qui étoient en charge avoient droit de faire avec plus de pompe & de solennité les cérémonies à leurs ancêtres.

13. Ces paroles du *Siao-ya* peignent merveilleusement les pensées & la doctrine de l'antiquité. On auroit accusé Confucius d'exagération, s'il avoit pris sur son compte cette belle maxime. Voilà pourquoi il a affecté de la tirer du *Chi-king*, encore a-t-il eu l'attention de ne l'appliquer qu'à ceux qui faisoient une profession ouverte d'étudier & de suivre la morale des anciens sages.

(14) Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à la grande & fatale révolution de *Tsing-chi-hoang*, quoiqu'on distinguât quatre ordres de citoyens, 1°. ceux qui étoient en charge, ou en passe d'y entrer; 2°. les cultivateurs; 3°. les

cerent par enseigner l'amour filial , & le peuple ne s'oublia plus vis-à-vis de ses parens (17). Pour faire sentir ensuite les charmes

susciter cette innocence & cette bonté de mœurs parmi des hommes si corrompus & gangrenés de vices? L'antiquité l'apprit à *Ou-ouang*, à son fils & à son frere. La Piété Filiale ayant conquis les cœurs à la vertu dans les siècles précédens, elle pouvoit les reconquérir, & rendre à l'Empire les beaux jours qu'elle lui avoit procurés pendant tant de siècles. Ils donnerent en conséquence tous leurs soins à enseigner & à développer, à accréditer & à consacrer la grande doctrine de la Piété Filiale. Comme la décadence de l'autorité publique & celle des mœurs faisoient craindre à Confucius tous les maux qui arriverent en effet, il profita de son sujet pour insinuer aux Princes de son temps comment ils pouvoient s'y prendre, à l'exemple des Fondateurs de la dynastie régnante, pour rendre à l'Empire affligé son ancienne splendeur. La sagesse de ce grand homme brille ici de toute sa lumière; 1°. En ce que, sans entrer dans aucune discussion, il pulvérisa les systèmes, ou plutôt les rêves politiques, qui mettoient alors les hommes d'Etat & les Philosophes aux prises les uns avec les autres, & egarèrent l'attention nonchalante des Princes dans un labyrinthe de problèmes & de questions interminables sur la législation, la discipline militaire, la population, l'agriculture, l'équilibre des conditions, le commerce intérieur & étranger, les arts de besoin & les

arts de goût, les balancemens de crédit & de discrédit, les hauts & les bas des consommations, &c. 2°. En ce que, ne faisant qu'insinuer d'après les *King* & les *Annales* un fait connu, il evitoit le nom odieux de réformateur, dispoit les Princes à l'écouter, par les louanges qu'il donnoit à leurs ancêtres, & par les vérités sensibles qu'il leur montrait. 3°. En ce que, ce qu'il proposoit étant à la portée & au profit de tout le monde, il persuadoit aisément la multitude, donnoit du courage aux gens de bien, gaignoit les Peres & meres, réveillait le zèle des bons citoyens, & imposoit silence aux mauvais esprits & aux discoureurs. 4°. En ce que, réveillant l'attention publique sur la décadence de la Piété Filiale, il flétrissoit les abus les plus accrédités, vengeoit l'honneur des loix, censuroit les négligences du gouvernement sans qu'on pût lui en faire un crime, & commençoit par-là même la révolution qu'il faisoit desirer. Si ce sage n'avoit pas été si violenté par les circonstances où il se trouvoit, son dialogue sur la Piété Filiale eût été certainement plus méthodique, plus plein & plus fini; mais il n'auroit peut-être pas si bien fait voir les ressources étonnantes de son puissant génie.

(17) Les législateurs ont tous commencé depuis par faire des loix, & ont prétendu en assurer l'observation par la terreur des supplices.

l'Empire, les *Kong*, les *Heou*, les *Pé* & les *Nan*. Aussi les dix mille Royaumes concouroient-ils avec joie à tout ce qu'ils

ce qu'il articule & ce qu'il ne fait qu'insinuer ; sans cela, on ne fau- roit bien entrer dans le sens du texte. 1°. Il raconte deux faits con- signés dans les Annales : le premier, que les Empereurs du temps dont il parle n'auroient osé manquer à la moindre etiquette vis-à-vis de l'Envoyé du plus petit Prince, soit à sa réception, soit à ses audiences : le second, que quand ils faisoient les cérémonies annuelles dans la salle de leurs Ancêtres, les Princes de l'Empire venoient en foule en augmenter la pompe & la solem- nité par leur présence. 2°. Confucius a dit plus haut, en parlant de la Piété Filiale de l'Empereur : *Qui honore ses parens, n'oseroit mépriser qui que ce soit*. Il prouve ici cette maxime par les faits notoires des fondateurs de la dynastie ; puis, pour marquer sa liaison avec la Piété Filiale, il fait observer que tous les Princes dont on honoroit les députés, concou- roient à l'envi à la pompe des cé- rémonies aux Ancêtres. 3°. Il arti- cule très-nettement que les grands Empereurs ne réussissoient à gou- verner les peuples par la Piété Fi- liale, que parce qu'ils étoient les premiers à en remplir les devoirs, non seulement comme fils, freres, parens, &c. mais encore comme chefs de tous les Princes. Pour faire sentir d'un autre côté combien la Piété Filiale, ainsi entendue, devoit faciliter le gouvernement de l'Em- pire, il montre que par cela même, qu'elle empêchoit les Empereurs

de manquer au plus petit Envoyé, elle les mettoit en garde, à plus forte raison, contre ce qui auroit pu offenser les Princes, & leur faisoit tenir une conduite pleine de réserve, qui devoit assurer le suc- cès de leurs soins dans le gouver- nement de l'Empire. 4°. Il insinue à l'Empereur de son temps que si son autorité va toujours en s'affoi- blissant, c'est qu'il s'écarte dans son gouvernement, des maximes de Piété Filiale, qui avoient porté si haut celle de ses prédécesseurs, & que ce n'est qu'en revenant à ces maximes qu'il peut la rétablir ; c'est-à-dire, que bien loin de dis- puter aux Princes qui viennent à sa Cour les honneurs qui leur sont dus (ce qui l'avilit) il doit affecter de traiter avec honneur les Dé- putés de ceux qui lui manquent. Ce n'est pas tout, en rappelant la pompe des anciennes cérémonies aux ancêtres, il fait comme toucher au doigt par le contraste du peu qui en restoit, que toutes les intri- gues, les ruses, les traités, les li- gues & les maneges politiques qu'on avoit voulu substituer à la Piété Filiale, n'avoient servi qu'à augmenter l'esprit d'indépendance, & à éloigner de la Cour les grands vassaux de la Couronne, qui se faisoient autrefois une fête & un honneur d'y venir. Ces quatre re- marques ont également lieu pour ce qui suit, dans le sens qui y con- vient.

faisoient

jusqu'au respect. Si sa doctrine n'a pas besoin de reprendre pour

nombre d'enfans mieux nés, ces tristes expédiens sont absolument nécessaires pour ne pas manquer l'éducation, & que quelque lumineuses que soient les vérités capitales qu'on enseigne à l'enfance, quelque attrayantes que soient les vertus qu'on propose à ses premiers efforts, cela ne suffit pas pour ce premier âge : mais le fait n'explique pas le pourquoi, & c'est ce qui les embarrasse. Ils disent bien que les passions naissantes d'un enfant ont besoin de ce frein pour être contenues; qu'il faut que la crainte supplée à la raison qui n'a pas encore d'autorité sur elles; que d'ailleurs on exige d'un enfant nombre de choses qui ne sont que de convention entre les hommes, & qui pourroient être autrement sans être mal; que les peres & meres laissent voir en eux des foibles & des défauts qui décréditent leur enseignement dans la petite imagination de leur fils ou de leur fille; enfin qu'il est impossible de faire sentir à une raison naissante les motifs solides qu'on a ou de défendre ou de prescrire certaines choses; mais tout cela ne fait qu'embarrasser la question au lieu de la résoudre, & ils sont réduits à se jeter à la fin dans celle de la bonté, ou de la corruption originelle de l'homme, c'est-à-dire, dans un océan qui n'a ni fonds ni rives. Confucius a eu la sagesse d'éviter ces disputes, & s'en est tenu à parler de ce qui est pratiqué, usuel & reconnu pour indubitable. Le saint, dit-il, enseigne à changer

les craintes de l'enfance en respect, & ses affections en amour. La crainte en effet n'est qu'un sentiment bas & servile qui courbe l'ame & la resserre; les affections du cœur ne sont qu'une pente aveugle & volage qui l'entraîne & le subjugué. Quelque utiles qu'elles soient dans un enfant, il faut les faire repêtrer par les mains de la sagesse, pour qu'elles soient dignes de l'homme en devenant des vertus: or, c'est-là le grand objet des soins du saint. Il conserve le fond de la crainte dans tout ce qui tend à éloigner des fautes, à en inspirer le repentir, à en presser la réparation; mais en même temps, il détourne l'attention de dessus les châtimens pour l'occuper toute entière de la prééminence, de la supériorité & des droits de la paternité, afin de faire succéder le respect à la peur des punitions. Ce respect intime & sincère s'épure par les grands motifs qui l'ont fait naître, & se soutient par eux dans les occasions les plus critiques. Le passage des affections à l'amour est encore plus facile, & acheve celui de la crainte au respect. Il ne faut que montrer à l'homme qu'il n'est qu'une même chose en quelque sorte avec son pere & sa mere, qu'il se doit tout entier à eux, & que leur tendresse surpassant encore leurs innombrables bienfaits, ce n'est qu'en les aimant de cœur qu'il peut s'acquiescer envers eux. Tout alors dans l'univers lui parle des auteurs de ses jours, & la capacité de son ame

corriger, ni sa politique de menacer pour gouverner, c'est qu'elle remonte jusqu'à la source & porte sur la base de tout.

Les rapports immuables de pere & de fils découlent de l'essence même du *Tien* (24), & offrent la première idée de

ne suffit plus pour contenir les sentimens de son amour. Il voudroit les communiquer à tout le monde, rien ne lui coûte, dès qu'il s'agit ou de leur témoigner son amour ou de leur procurer celui des autres. Un pere & une mere s'attachent à leur enfant par la peine qu'il leur coûte, un fils s'attache encore plus tendrement à son pere & à sa mere par les marques qu'il leur donne de sa reconnoissance. L'affection de la nature passe des sens dans le cœur & dans l'ame, s'y spiritualise, s'y transforme en vertu & y attire toutes les autres. L'amour d'un sexe pour l'autre, malgré tous ses transports, n'a jamais fait tant d'heureux que l'amour filial, ni tant de bons citoyens, de héros & de sages; il a fait au contraire beaucoup de malheureux & de scélérats, & l'amour filial n'en a jamais fait aucun. *Lutchi* prétend que c'est parce que le premier ne croît que par des faiblesses, & le second par des vertus; selon *Litou-tchi*, c'est que celui-là trouve toujours des mécomptes, & que celui-ci n'en trouve jamais; *Léang-culh* pense que c'est à cause que l'un use la sensibilité du cœur en l'épuisant, au lieu que l'autre l'augmente sans cesse: tous les deux, dit *Lin-pé*, sont dans leur premier germe, un penchant que le *Tien* a mis dans l'homme, & qui tiennent d'aussi près à sa nature que

sa raison; mais outre que l'amour filial a les prémices de son cœur & de ses vertus, plus il est vif, délicat & généreux, plus il sort de la sphere des passions & entre dans celle des vertus; au lieu que l'amour conjugal s'insinue dans l'ame par les sens, la courbe vers eux, & la livre tellement à leurs impressions, que lors même qu'il est plus extrême, il se trouve aux prises avec les vices. *Ngnan-tchi* laisse à côté toutes ces questions plus pué- riles que philosophiques, & observe fort sensément, à sa maniere, que ce qui assure la supériorité d'excellence & de dignité à l'amour filial sur l'amour conjugal, c'est que plus il est parfait, plus il elargit le cœur & eleve l'ame; au lieu que celui-ci retrécit l'un & abaisse l'autre au point d'attenter à la Piété Filiale même.

(24) (Les Commentateurs ne disent que des mots sur ces paroles; mais comment pourroient-ils les bien expliquer, puisqu'ils ne sauroient en entrevoir le sens sublime & ineffable? Quelques-uns ont pris le parti de citer le texte de *Tao-té-king*. *Le Tao est vie & unité, le premier a engendré le second, les deux ont produit le troisieme, les trois ont fait toutes choses*; c'est-à-dire, qu'ils ont tâché d'expliquer un texte qui les passe, par un autre où ils ne comprennent rien).

Prince & de sujet (25). Un fils a reçu la vie de son pere & de

(25) Un pere est le souverain naturel de son fils, & le fils le sujet naturel de son pere. Qu'on remonte par tel raisonnement qu'on voudra jusqu'à la premiere origine de la souveraineté; si on veut en parler d'une maniere plausible, raisonnable & satisfaisante, il faut la chercher dans les droits personnels, intimes & inamissibles d'un pere sur son fils. L'homme comme homme ne peut dépendre d'un autre homme qu'autant qu'il lui doit d'être homme. Le premier souverain fut un pere qui régnoit sur ses enfans, puis sur les petits-fils & arriere-petits-fils. Après sa mort, la paternité, quoique divisée entre ses enfans, porta à chacun les mêmes droits qu'à lui, parce qu'elle étoit la même, & ils régnerent sur leur famille dont ils étoient les chefs. L'intérêt commun de ces familles demanda qu'un seul les gouvernât toutes; leurs chefs le choisirent, comme on le voit dans le *Chou-king*, au sujet de *Chun* dont le mérite réunit tous les suffrages. Ce choix devenant ensuite difficile & dangereux, parce que plusieurs vouloient ou le briguer ou le forcer, on laissa le souverain pouvoir dans une famille, & il passa de génération en génération du pere au fils. Mais comme ce souverain pouvoir touchoit à sa premiere origine, il n'avoit lieu qu'à l'égard des choses communes pour lesquelles il avoit été institué; les chefs des familles en étoient les souverains immédiats pour tout ce qui ne regardoit qu'elles. L'Empe-

reur, comme chef universel, alloit faire la visite des districts, & veilloit à ce qu'on y observât les loix dont on étoit convenu. Ces chefs, à leur tour, venoient à sa Cour pour lui rendre compte de leur administration, lui porter des subides pour les dépenses générales, & délibérer avec lui sur les affaires communes. Il ne faut qu'ouvrir le *Chou-king* & les Annales pour voir que telle a été l'origine du gouvernement féodal, qui a fait tant de siècles le bonheur des peuples. Riches sans possessions & sans domaines, ils cultivoient les terres comme à frais communs, s'occupoient des arts & faisoient le commerce, & en partageoient le profit en ce sens que l'Etat se chargeoit des pauvres, & remédioit à tous les accidens avec les dîmes & impôts qu'il retiroit & les corvées qu'il exigeoit. L'Empereur étoit comme l'ainé des Princes, & partageoit avec eux le gouvernement de la grande famille de l'Empire. *Tsin-chi-hoang* profita de l'anéantissement des loix pour anéantir l'ancienne administration, & *Kao-tsou* de ses usurpations, pour établir la nouvelle qui est toute monarchique. L'autorité de l'Empereur est une autorité absolue & universelle, afin qu'il soit plus en état d'environner les peuples de sa bienfaisance; mais comme elle n'agit que d'après les loix & par les Ministres publics à qui il en confie le dépôt, elle est d'autant plus douce qu'elle descend jusqu'au peuple par plus de degrés, d'autant plus effi-

notions dans l'enseignement , c'est laisser les peuples sans voie ; car enfin tout ce qui brouille ou altere la connoissance du bien , tourne en ruine pour la vertu ; & pût-elle se conserver , le sage lui refuseroit son estime (28). O qu'il est éloigné de contredire ainsi les premieres idées de vertu & de devoir ! Ses paroles sont d'un vrai qui eclaire , ses actions d'une innocence qui charme , ses vertus d'une pureté qui inspire le respect , ses entreprises d'une sagesse qui en persuade l'imitation , ses manieres d'une décence qui attire les regards , toute sa conduite enfin d'une réserve qui sert de regle. C'est ainsi qu'il guide les peuples (29) ;

à ceux qu'ils peignent d'abord en beau & qu'ils veulent conduire à une scélératesse consommée.

(La façon de penser des Chinois sur cette matiere est telle , que dire d'un homme *Pou-hiao* , il n'a pas de *Piété Filiale* , c'est dire equivalentement qu'il est pétri de vices. En conséquence , la premiere chose qu'on demande sur quelqu'un qu'on veut connoître , c'est s'il a son pere & sa mere , & comment il en use avec eux. Si un bâtard est ici le plus vil des hommes , ce n'est point à cause de la honte de sa naissance ; mais parce que n'ayant pas été dans le cas de connoître & de pratiquer la *Piété Filiale* , on ne le croit pas capable d'aucun sentiment , ni d'aucune vertu : aussi ceux qui sont dans ce cas , ne manquent jamais de se faire adopter par quelqu'un. Un Européen qui arrive ici , trouve fort singulier qu'on lui demande des nouvelles de son pere & de sa mere , quel est leur âge , &c. Mais il ne faut pas y regarder de bien près pour voir que cet usage & bien d'autres semblables , tiennent

aux idées générales des Chinois sur la *Piété Filiale*).

(28) Confucius renverse ici les philosophes de son temps qui , pour se faire un nom par les attentats de leur génie , attaquoient tous les principes , frondoient la croyance générale , & se cantonnoient dans des systêmes pleins de mensonges & de subtilités. La maniere dont il le fait doit servir de modele à tous les siècles. Au lieu d'entamer des questions qui auroient porté au tribunal du public des discussions qu'il n'est pas capable de saisir , il coupe court à tout par cet axiome infallible : *Tout ce qui brouille ou altere* , &c. Les plus bornés en sentent la force & la vérité ; les plus éclairés ont peu de raisonnemens à faire pour y trouver une réfutation complete de tous les sophismes qu'on met en œuvre pour les offusquer. *Quand des esprits faux , audacieux & eloquens se donnent carrière sur certains sujets* , dit Kouang-leang , c'est leur livrer le public que de le leur laisser prendre pour juge.

(29) Voilà la maniere dont Con-

dans les mœurs publiques, & les loix qu'il établit ne trouvent ni résistance ni obstacles. *O vertu de mon Roi, dit le Chi-king, vous êtes sublime & sans tache !*

Un fils qui a une vraie Piété Filiale s'applique sans relâche à servir ses parens (31); il ne se départ jamais du plus profond respect jusques dans l'intérieur de son domestique (32); il pour-

compatir à leurs maux, exiger moins de ses Officiers que de lui-même, punir avec peine, pardonner avec joie, se faire justice sur ses défauts, & sur-tout être bon fils, bon epoux, bon pere, bon frere, bon parent & bon ami, tous les cœurs se tournent vers lui, se donnent à lui. Or, cette universalité de respect & d'amour, est une impulsion générale vers la réforme des mœurs; les plus lâches trouvent facile ce que le Prince fait, & aspirent à l'imiter. Le payfan, au fond de son village, ne se pardonneroit pas de parler grossièrement à son pere & à sa mere, tandis qu'il fait que le Prince descend de son trône pour se prosterner devant l'Impératrice sa mere. Les enfans apprennent leurs devoirs dans les exemples de leurs parens, & la nouvelle génération qui se forme est toute acquise à la vertu.

(31) La Piété Filiale est une vertu du cœur, mais elle ne s'y renferme pas. Semblable au feu qui répand sa chaleur & sa lumiere sur tout ce qui l'environne, elle perce au-dehors dans le maintien, dans les paroles, dans les actions & dans toute la conduite : elle y fait eclater sans cesse un respect & un amour sans bornes. On peut se parler jusqu'à un certain point des

démonstrations les plus vives de la Piété Filiale, on peut en parler le langage & en faire les œuvres, sans en avoir les sentimens; mais on ne sauroit en avoir les sentimens sans qu'ils percent au-dehors à tout propos.

(32) Les motifs du respect qu'inspire la Piété Filiale sont toujours les mêmes : pourquoi se démentiroit-il dans l'intérieur de la maison? S'il est véritable, il doit être le même qu'en public, non qu'il faille l'affujettir à tout ce que prescrivent l'etiquette & le cérémonial dans les fêtes, au nouvel an, &c. mais sans y mettre autant d'appareil, il peut être aussi noble, aussi expressif & peut-être encore plus touchant. Un fils vraiment respectueux est encore plus attentif sur soi-même qu'un courtifan que le Prince honore de sa familiarité; quelque amitié qu'un pere & une mere lui témoignent, quelque liberté qu'ils lui accordent, quelque ordre même qu'ils lui en donnent, il ne se permettrait pas un geste, une posture, un maintien, une façon de se tenir & de s'asseoir en leur présence dont il pût rougir devant un étranger. Les Anciens étoient admirables en cela comme en tout le reste : ils étoient si éloignés de se donner des libertés dans le secret de leur do-

regrets qui vont jusqu'à une extrême désolation ; il leur fait le *Tsi* enfin avec un respect qui monte presque jusqu'à la vénération. Ces cinq choses renferment tous les devoirs de la Piété Filiale (34) ; qui sert ainsi ses parens , ne donne point dans l'or-

les supportant sans se dégoûter , ni se lasser.

(34) Confucius est admirable dans sa maniere de présenter les devoirs de la Piété Filiale. Il a commencé d'abord par détailler ce qui caractérise & distingue la Piété Filiale d'un Empereur , des Princes , des Grands , &c. parce qu'il sentoît bien que le plus aveugle sur ce qui le regarde est très-clairvoyant pour les autres. Les Princes , les Grands , les Lettrés , les gens du peuple ne pouvoient pas manquer d'applaudir à ce qu'il prescrit à l'Empereur ; l'Empereur à son tour devoit approuver , comme les Grands , les Lettrés & le peuple , ce qu'il prescrit aux Princes , &c. Or , il devoit arriver de-là que prononçant ainsi les uns sur les autres , ils se feroient justice & ratifieroient ses enseignemens. Pour achever de les persuader , il a parlé ensuite de la nécessité , de l'excellence & des avantages de la Piété Filiale , & l'a enseignée sous ses rapports les plus intéressans , de maniere à en faire concevoir une grande estime & à faire desirer qu'elle fleurît dans tout l'Empire. Comme ce bon desir est un premier pas vers elle , il a tâché de la fortifier & de l'ancrer dans tous les cœurs , en faisant concevoir combien seroit parfait & capable de rendre les peuples heureux un Prince qui y excellerait. Tout cela étoit nécessaire pour préparer la persuasion des cinq

grands devoirs qu'il articule ici ; devoirs essentiels , devoirs invariables , devoirs communs à tous , & qui embrassent tout. Car il a dit plus haut qu'en fait de Piété Filiale , le Prince est peuple & au niveau du dernier de ses sujets. Mais comme les circonstances malheureuses du temps où il vivoit ne lui permettoient pas d'appliquer cette grande maxime aux cinq devoirs qu'il détaille ici , parce qu'on l'eût accusé de lever le poignard de la satire sur ses maîtres , il se contente d'indiquer quels sont les vices & les malheurs qu'évitent ceux qui les observent , afin de ne pas effaroucher les esprits , & de dire la vérité sans les offenser ; de descendance admirable & digne de sa haute sagesse. Autant il est vil de trahir les intérêts de la vertu par lâcheté ou par malice , autant il est digne d'une grande ame de ménager la foiblesse de ceux qui l'ont abandonnée pour les ramener plus sûrement vers elle : *Un enfant , dit Lao-tée , en fait plus en fait de vertu qu'un vieillard n'en peut faire.* L'embarras n'est donc point de faire connoître aux hommes ce qu'ils doivent faire , mais de les engager doucement à s'en occuper , à y réfléchir d'eux-mêmes & à savoir gré à ceux qui viennent au secours de leur foiblesse. *Les maladies de l'ame sont comme celles du corps , dit Ping-tching , on les sent malgré soi , on voit qu'elles seront tôt ou tard funestes , on en vou-*

gueil, quelque élevé qu'il soit. Placé au second rang, il ne cause jamais aucun trouble. S'il est éclipsé dans la foule, il fuit de loin toute querelle. Qui s'enorgueillit dans l'élévation, se perd ; qui cause du trouble au second rang, se met sous le glaive des séditions ; qui a des querelles étant éclipsé dans la foule, affronte les rigueurs des supplices. Or, qui donne dans un de ces trois excès, quand même il nourriroit ses parens chaque jour avec les trois animaux des grands sacrifices (35), il n'a pas de Piété Filiale (36).

droit guérir. Il est aussi absurde de supposer qu'un homme vicieux se croie un homme de bien, que de supposer qu'un malade s'imagine être en pleine santé ; & il ne lui est pas plus libre de ne pas desirer de devenir meilleur qu'à un malade de ne pas desirer sa guérison. L'art du Moraliste, comme celui du Médecin, consiste à s'y prendre de manière que le malade aime à l'entendre, à le croire & à faire ce qu'il lui prescrit. Plusieurs Lettrés moralistes anciens & modernes, enseignent une doctrine qui assurément est excellente ; mais les uns sont si mordans & si satiriques, les autres si méprisans & si superbes, ceux-là si argumentateurs & si subtils, d'autres enfin si hargneux & si plaintifs, qu'on est choqué de voir qu'ils ont raison : on leur en fait mauvais gré, & dans le dépit on en vient à haïr des vérités qu'on ne faisoit que craindre : or, le malade le plus désespéré est celui qui hait la vie. Confucius l'entend mieux : ce n'est pas vous qui avez tort, ni lui qui a raison : c'est la Piété Filiale qui est aimable, & tout ce qui lui est contraire, odieux. Encore ne prend-il pas sur soi de le dire, c'est l'antiquité, c'est l'histoire, ce sont les

sages qui l'ont prouvé ; il n'est l'écho & le témoin que de ce qu'on en trouve dans les *King*. Bien plus, ce n'est qu'à son disciple qu'il en parle dans un entretien familial ; il ne se donne pas pour enseigner le public, c'est le public qui vient comme écouter furtivement, ou se fait répéter ce qu'il a dit confidentiellement à *Tseng-tsé*. Par ce moyen, il a des disciples dont il n'est pas le maître.

(35) Les animaux des grands sacrifices étoient le bœuf, l'agneau & le cochon ; il n'étoit pas défendu dans l'antiquité de tuer des bœufs comme il l'a été depuis. Les troupeaux étoient beaucoup plus nombreux sans comparaison, & le peuple se nourrissoit mieux. On voit dans le *Li-ki* que les simples colons mêloient presque toujours de la viande avec leurs herbages, & qu'on en servoit aux vieillards à chaque repas. C'est en conséquence de l'ancien usage, que les premiers Empereurs de la dynastie des *Han* assignèrent des fonds sur l'épargne, pour leur en procurer, & adoucir aux peuples la misère à laquelle le nouveau gouvernement les avoit réduits.

(36) Confucius réfute ici une

de l'amour; l'amitié fraternelle est le moyen le plus aimable de persuader au peuple les egards & les déférences du sentiment (41); la musique est le moyen le plus aimable de réformer

ouvrages sont encore aujourd'hui des pièges dangereux pour les esprits superficiels. Tao-tée, Tcheou-tée, Tchou-tée & les deux Tchintée, ne s'accordent bien que sur ces articles, & j'ai toujours craint que leurs nombreux ouvrages, au lieu de nous conserver le bon goût, comme on le prétend, ne nous ôtent d'autant plus infailliblement la doctrine antique de de la Piété Filiale, qu'ils font plus semblant de la respecter. L'Empereur Hiao-tsong, quoi qu'ils aient dit à sa gloire, les comparoit à cet égard à une courtisane qui joue les timidités de la pudeur & de la modestie avec ses nouveaux amans.

(41) Quand on a voulu renverser les premières règles des mœurs & les vérités capitales qui sont le point d'appui de la société, sous les régnes des Princes qui n'étoient pas décidément mauvais, on a toujours commencé les attaques par des choses qui en paroissent fort éloignées & de nulle conséquence. Le *Li-ki* & le *Lun-yu* en fournissent une preuve bien sensible. Les doutes qu'on y propose à Confucius en matière de Piété Filiale, ne roulent que sur des particularités du cérémonial pour prendre, quitter, changer, commencer, &c. le deuil. Comme tout cela est susceptible de bien des interprétations & changemens, à raison de la variété des conjonctures, ce sage avoit besoin de toute sa pénétration pour ne pas donner prise dans ses réponses.

Mais le public n'étoit pas si clairvoyant que lui, ni si en état de défendre le cérémonial. On prit d'abord occasion de la difficulté de tout concilier, pour dégoûter des règles des Anciens, & puis de faire des raisonnemens sur ce qu'étant arbitraires & indifférentes dans leur première institution, il ne falloit pas s'en faire une gêne. Cela conduisit tout droit à examiner la nature des devoirs de Piété Filiale auxquels se rapportoient ces règles de cérémonial, & ensuite quels étoient ces devoirs & d'où ils dériveroient. Arrivé une fois à discuter la nature, la nécessité & la justice de ces devoirs, sous prétexte de mieux approfondir le cérémonial dont ils sont la base, on se donnoit carrière, & la multitude croyoit commencer à faire usage de sa raison, parce qu'elle commençoit à prononcer sur ses devoirs & à s'en croire l'arbitre. Les sentimens se partageoient; la nouveauté, l'esprit de parti, le goût du faux faisoient élever la voix au peuple nombreux des oisifs; & comme dit *Li-ké-hiao*, de la question de la forme des habits de deuil, on en vint à prétendre que la Piété Filiale n'étoit qu'une bienséance & une invention politique, qui ne dériveroit point de la nature de l'homme, comme la justice, la probité & l'humanité. Qu'on étudie les Annales avec réflexion, & on verra que tous les siècles se ressembloient à cet égard.

dés égards qu'on a pour son pere , un cadet est flatté des attentions qu'on a pour son aîné, un vassal est charmé des honneurs

grands aux yeux du peuple ; 4°. il a fixé un langage particulier pour parler à l'Empereur, lui répondre, lui demander des graces, le remercier de ses dons, signifier les moindres volontés, nommer tout ce qui lui appartient, &c. 5°. ou il cache l'Empereur à la multitude, ou il ne lui montre que dans une pompe qui cache l'homme & ne laisse voir que le Souverain; encore le gêne-t-il alors par une etiquette sérieuse & austere qui regle son maintien, ses manieres, ses gestes, & détermine jusqu'à ses paroles, pour empêcher que ses passions ne percent, & pour le forcer à être paré au moins des apparences des vertus qu'il devoit avoir. Ce cérémonial ne se borne pas-là : tout ce qu'il a déterminé pour l'Empereur a également lieu, dans une proportion réglée, sur les rangs, les dignités, les emplois, pour les Princes, les Grands, les dépositaires de l'autorité publique & les gens de lettres parmi lesquels on les choisit. Le peuple qui les trouve tous entre lui & l'Empereur, se croit d'autant plus loin de sa personne, qu'il les voit séparés les uns des autres, rendre à leurs supérieurs tous les respects qu'ils reçoivent de leurs inférieurs, & leur obéir de même. Tout cela contribue à cette harmonie de subordination qui augmente l'impulsion de l'autorité à proportion qu'elle descend de plus haut....

Le cérémonial *civil* n'a point

de sceptre ; ses loix ne sont que des conventions de concorde & d'amitié, de sentiment & d'honneur. Or, soit qu'on considere la maniere dont il rapproche les grands des petits, par les civilités, les bontés, les marques de considération & d'attachement; ou comment il entretient & conserve le niveau de l'égalité dans les différens ordres de citoyens, par les honnêtetés, les déferences & les égards réciproques ; ou combien il tranquillise, console & encourage ceux qui sont placés aux derniers rangs, en les distinguant de leur personne ; soit qu'on l'envisage comme une loi à part qui ôte à chacun ses droits pour les transférer aux autres, supplée aux vertus sociales en exigeant la représentation, compense l'inégalité des rangs & des fortunes par les sentimens obligeans qu'elle ordonne de témoigner & qu'elle ne donne pas droit d'exiger ; sous quelque rapport, dis-je, qu'on considere & envisage le cérémonial *civil*, il est dans le gouvernement, comme dans les grandes machines la graisse dont on enduit les effieux des roues ; il en facilite les mouvemens, empêche le bruit, & conserve tout en diminuant les frottemens. Plus une nation est civilisée, policée, honnête, attentive & modérée, plus les mœurs publiques ôtent au commandement de sa rigueur, & à l'obéissance de sa fermeté ; ce qui fortifie d'autant l'au-

mere des peuples (47). O combien parfaite ne doit pas être la

n'est pas douteux que tout cela attirant l'attention publique, devoit faire beaucoup d'impression sur les esprits, & augmenter l'autorité en la faisant aimer.

(47) *Les petits esprits, dit Ouangouen, s'étonnent en lisant les noms pompeux & sonores qu'on a donnés à quelques Empereurs, ou qu'ils ont pris eux-mêmes, & les sages disent tout bas : Ces grands surnoms tous réunis ne donnent pas une si grande idée d'un Empereur que les deux mots si simples, si naïfs & si vulgaires de pere & mere des peuples, dont la bonne antiquité fit un surnom aux bons Princes qui aimoient leurs sujets comme leurs enfans, & réussirent à les rendre heureux en les rendant meilleurs. Un siècle devoit l'enseigner à l'autre, & tous les echos de l'Empire le répéter sans cesse; les victoires & les conquêtes, les grandes entreprises & les succès les plus éclatans, l'abondance même universelle & la continuité de la paix ne sont pas ce qui fait les beaux regnes & les grands Empereurs; parce que ce n'est pas-là sur-tout ce qu'ont cherché les hommes en elevant des Princes sur leurs têtes pour les gouverner. Le vrai mérite & la grande gloire d'un Empereur, est de remplir la touchante & délicate idée de pere & mere des peuples, par leur tendre & continuél amour pour leurs sujets, & par leur application à pourvoir à leurs besoins & à assurer leur tranquillité, à les instruire, à les corriger & à les rendre meilleurs. Si nous n'avons rien à envier aux siècles qui nous*

ont précédés, si la postérité la plus reculée tournera sans cesse ses regards vers le nôtre, ce ne sera ni parce que nos armées victorieuses ont subjugué & conquis des pays immenses, dont nous ne savions pas même les noms; ni parce que des peuples & des nations innombrables s'empressent à nous venir porter leurs tributs & leurs hommages; ni parce que l'agriculture, les arts & le commerce environnent de biens & de richesses tous les ordres de l'Etat; ni même parce que aucun trouble, aucun fléau, aucune calamité ne troublent la tranquillité publique depuis tant d'années; mais parce que notre Empereur (Kang-hi qui monta sur le trône en 1672, & mourut en 1722) est si plein d'amour pour ses peuples & les aime avec tant de tendresse, qu'il n'est occupé que du soin de le leur témoigner. Il a foudroyé l'injustice, l'homicide, le luxe, les malversations, les usures & les monopoles qui causoient auparavant tant de désordres, & il nous auroit rendus aussi vertueux que nos ancêtres, si nous avions été aussi dociles. Que nous nous méprenons dans les témoignages que nous prétendons lui donner, à sa soixantième année, de notre amour & de notre respect, de notre admiration & de notre reconnoissance! Que lui offrons-nous, en lui offrant des présens? Tous les biens dont nous jouissons depuis tant d'années, n'est-ce pas à son économie, à sa modération & à sa sagesse que nous les devons? Si l'adresse de nos Ar-

vertu qui conduit les peuples à ce qu'il y a de plus grand, en suivant la pente de tous les cœurs (48) !

tistes ajoute au prix de l'or, si les pierreries & les perles s'embellissent sous leurs doigts, si nos foieries imitent la peinture de si près, si nous trouvons chez nous mille curiosités qui nous attirent l'argent des étrangers, n'est-ce pas lui qui a donné l'essor au génie & poussé les inventions de l'industrie ? Que peuvent dire nos poètes & nos orateurs que nos alliés & nos ennemis même n'aient dit avant eux ? Quelques monumens que nous élevions pour signaler notre amour & transmettre aux siècles futurs les miracles de son regne, le glorieux surnom de *pere & mere des peuples*, que l'histoire fera voir qu'il a si bien mérité, lui assurera une immortalité bien plus desirable. Si nous sommes véritablement zélés pour sa gloire, assurons-lui ce beau surnom en marchant à sa suite dans les sentiers de la Piété Filiale, de la probité, de la bienfaisance, de la bonté, de la modération & de toutes les vertus qui ont fait réussir tous ses projets. Il suffiroit de dire que c'est-là son plus grand desir, ce qui le flattera plus dans nos sentimens pour sa personne sacrée, parce qu'il est véritablement *le pere & la mere de son peuple*.

(48) Les hommes sont portés au bien par leur conscience, par leur raison, par l'amour de leur propre excellence, par les attraits de la vertu, par les satisfactions & les avantages qu'ils y trouvent, & par la pensée de la mort. Mais ils sont

encore plus vivement portés au mal par la séduction des objets extérieurs, par les egaremens de leur raison, par la vivacité de leurs passions & par la foiblesse & l'inconstance de leur cœur : aussi est-il infiniment plus facile de les entraîner dans le vice que de les faire entrer dans les sentiers de l'innocence. Un mauvais Prince corrompt rapidement les mœurs de ses sujets, par son seul exemple ; il ne fallut que peu d'années aux *Kié* & aux *Tcheou* pour pervertir tout l'Empire. Un bon Empereur au contraire a besoin d'une sagesse supérieure & d'une vertu sans reproche, pour gagner ses peuples à la vertu. Il y trouve une infinité d'obstacles & de difficultés, & ce n'est qu'à force de soins, d'application, de zèle & de patience qu'il en vient enfin à bout après bien des années. Les *Tching-tang* & les *Ou-ouang* eurent beau déployer toutes les ressources de leur bienfaisance & de leur générosité, leur regne entier suffit à peine pour consommer la réforme des mœurs publiques. C'est à eux que Confucius fait allusion & applique les paroles du *Chi-king* : *Combien parfaite*, &c. Mais il prétend moins louer ces grands Empereurs, qu'apprendre à tous les Princes à ne pas se flatter de changer les mœurs publiques par des loix & des instructions, des menaces & des promesses, des châtimens & des récompenses, des peines même & des coups d'auto-

Confucius ajouta encore : La Piété Filiale du Prince à servir ses parens, produit une Piété Filiale qui se signale aisément envers sa personne ; les soins qu'il rend à ses freres produisent une amitié & des déférences fraternelles qui se signalent aisément envers les gens en place ; le bon ordre & la paix qui regnent dans son domestique, produisent une sagesse d'administration qui se signale aisément dans les affaires publiques (49). Plus il travaille heureusement à cultiver & à perfectionner l'intérieur de son auguste famille, plus il réussit à se faire un nom chez tous les siècles à venir.

Je le comprends maintenant, répondit *Tfeng-tsée*, un fils

rité. Ces puissans moyens glissent sur les cœurs de la multitude, ou ne font que les effleurer, si l'impression victorieuse & irrésistible de leurs bons exemples ne redresse pas le penchant du cœur. Le trop subtil *Tchang-ki* prétend que les peuples se voyant si au-dessous d'un Empereur dans tout ce qui tient à son trône, & sentant d'un autre côté qu'ils peuvent lui disputer la supériorité en fait de vertu, songent à se mesurer avec lui dès qu'il veut s'élever au-dessus d'eux par les bons exemples, & font l'impossible pour lui disputer la supériorité de sagesse & d'innocence. *Lien-kouo* assure que l'exemple du Prince réforme plus les apparences que le fonds des mœurs, & que si elles paroissent meilleures, c'est que les uns veulent faire leur cour, les autres se pousser dans les emplois, ou éviter des mortifications. *Lu-tchi* les réfute l'un & l'autre, en les accusant de calomnier les hommes d'après des idées misanthropiques,

& prétend que le *Tien* qui suscite & donne les bons Princes pour le bien des peuples, leur donne aussi des sages, & des grands hommes pour aider leurs exemples, & seconde leur zèle par des événemens dont le concours prépare les cœurs à un changement universel, & il s'appuie de ces trois sentences de *Mong-tsée* : *Réjouir le Tien, c'est protéger tout l'Empire. Ce que l'homme ne peut pas faire, le Tien le fait.... Si l'entreprise réussit, cela vient du Tien....*

(49) Dans les grands concerts ; dit *Lin-pé*, on monte le *Kin* au ton que demande la piece de musique qu'on doit jouer ; puis on accorde chaque instrument avec le *Kin*, & quelque différens qu'ils soient les uns des autres par leur forme, leur grandeur & la maniere d'en jouer, ils forment ensemble une juste harmonie. La Famille Impériale est le *Kin* des mœurs politiques, civiles & domestiques de tout l'Empire.

bien né doit essentiellement aimer & chérir, respecter & honorer, contenter & rendre heureux, illustrer & immortaliser ses parens ; mais j'ose demander encore, si un fils qui obéit aux volontés de son pere remplit par-là tous les devoirs de la Piété Filiale (50) ? Que me demandez-vous, répondit Confucius ? L'Empereur avoit anciennement sept sages pour censeurs, & quoiqu'il donnât dans de grands excès, il ne les pouvoit pas jusqu'à perdre l'Empire. Un prince avoit cinq sages pour le reprendre, & quoiqu'il donnât dans de grands excès, il ne les pouvoit pas jusqu'à perdre ses Etats. Un Grand de l'Empire avoit trois sages pour le reprendre, & quoiqu'il donnât dans de grands excès, il ne les pouvoit pas jusqu'à perdre sa maison.

(50) Pourquoi *Tseng-tse* semble-t-il réduire tous les devoirs de la Piété Filiale à l'obéissance ? C'est qu'en effet elle les renferme tous, & est comme le dernier terme & la plus haute perfection de cette précieuse vertu. L'éducation & l'habitude conduisent à respecter un pere & une mere, la pente du cœur & l'impulsion du sang à les aimer, l'amour de sa réputation & de son repos à leur rendre des soins ; mais il n'y a qu'une Piété Filiale éminente qui puisse leur faire rendre une obéissance universelle & continuelle. *Cette obéissance est le triomphe de la Piété Filiale*, dit Lieou-hiang, *parce qu'elle est prise sur les passions & sur l'amour-propre, qu'elle travaille sur toute l'ame, dompte l'esprit, captive le cœur & domine toute la conduite.* Dans tout le reste, on ne sacrifie que ses biens, ses aises, son repos ; mais dans l'obéissance, on sacrifie ses pensées, ses projets, ses desirs, ses vues ;

on fait même plus, on les contredit. Tout le reste a ses jours & ses momens, ses lieux & ses circonstances, au moins pour ce qui est extérieur ; mais l'obéissance ne connoît point ces différences & ces alternatives. Ce qu'un pere & une mere ont défendu, on ne peut jamais se le permettre ; ce qu'ils ont ordonné, il faut toujours le faire. L'obéissance qu'on rend au Souverain, ne regarde que la vie civile ; celle qu'on rend à un supérieur, n'a trait qu'à ce qui est de son emploi ; celle qu'on a pour un maître, n'a lieu que pour l'ordre des études ; au lieu que celle-ci attachée aux pas d'un fils comme son ombre, lui demande compte par-tout de toutes ses actions, le poursuit jusques dans l'intérieur de sa demeure, & acheve de lui enlever, comme dit *Tchin-tse*, *Le peu de liberté qu'il a sauvé de son Souverain, de ses supérieurs & de ses maîtres.*

le *Tsong-miao*, afin qu'on voie qu'il n'oublie pas ses parens. Il cultive la vertu, il s'applique à sa perfection, afin de ne pas déshonorer ses ancêtres (55). Il fait eclater son respect dans le

filz, mais encore les oncles paternels & maternels, les cousins-germains & autres Princes de la Famille Impériale plus âgés qu'eux. Selon la grande & invariable doctrine de l'antiquité, quoique l'Empereur (fut-il dans sa première jeunesse) soit totalement indépendant de ses aînés, qui au contraire doivent lui être soumis & lui obéir; la Piété Filiale lui fait un devoir rigoureux de respecter en eux la supériorité de l'âge, de leur faire honneur, & d'avoir pour eux toutes les déférences qui peuvent se concilier avec les droits du sceptre & le bien de ses peuples. Si l'Impératrice mere vit encore, & qu'il descende sans cesse de son trône pour se prosterner devant elle, qu'il fasse la première affaire de la consoler, de la contenter, de la faire jouir de tous les sentimens de son respect & de son amour, *Ses regards même seront obéis*, dit Tchîn-tée, & d'un bout de l'Empire à l'autre, chacun s'empressera à deviner ses goûts pour prévenir ses desirs. Il n'y a pas un frere aîné, un oncle, une tante, un cousin-germain dans toutes les Provinces, ajoute-t-il plus bas, qui ne prenne pour son compte tout ce que l'Empereur fait pour honorer les siens, qui ne lui en sache gré, qui n'en soit flatté, qui ne prenne à tâche par reconnaissance, d'inspirer à la jeunesse un grand amour & un grand respect pour son auguste personne.

Tome IV.

(55) La doctrine des modernes est parfaitement d'accord sur ce point avec celle des anciens. Les hommes d'Etat ne sont sujets fidèles & citoyens patriotes, qu'autant qu'ils ont dans un degré supérieur cette élévation de pensée, cette probité de cœur, & cet amour du vrai, qui n'écourent que le devoir dans le service du Prince & de l'Etat. Qui cherche sa gloire, sa fortune, ou quelque autre intérêt dans les soins de l'administration publique, trahira infailliblement ou le Prince ou la patrie. Confucius, pour peindre d'un seul trait un sage qui s'est dévoué aux travaux du ministère par Piété Filiale, dit : *Qu'il ne porte au Palais que des pensées de fidélité, & n'en rapporte, &c.* En effet, dès-là qu'il n'a en vue que de donner une grande idée de ses parens & de les rendre chers à tout l'Empire, ses pensées doivent toutes se porter vers le bien public. L'ambition, la soif des richesses, le fracas des succès ne lui coûtent pas un desir; il lui faudroit descendre de trop haut pour ramper ainsi dans la bassesse & la misère de ses intérêts personnels. Il est toujours prêt à se sacrifier pour la chose publique, comment se laisseroit-il distraire, par de petits retours sur lui-même, des grands projets de sa magnanimité & de son zèle? Mais aussi qu'une ame de cette trempe se donne de droit pour dire la vérité

K

Tsong-miao : les ames & les esprits viennent s'en réjouir. Quand la Piété Filiale & l'amour fraternel sont parfaits, on entre en commerce avec l'Esprit intelligent, & la gloire dont on se couvre, remplit les régions immenses & éloignées qu'environnent les quatre mers. Il est dit dans le *Chi-king* : *De l'orient à l'occident, du nord au midi, tout plie devant ses pensées.*

Le sage sert son Souverain : il ne porte au Palais que des pensées de fidélité, il n'en remporte que des projets pour réparer les fautes, donner carrière aux vertus & arrêter les progrès du vice. Voilà ce qui le met en faveur. Il est dit dans le *Chi-king* : *O qui pourroit raconter les sentimens de sa tendresse ! quoique éloigné du Prince, il s'en rapproche sans cesse par mille tendres souvenirs. Comment pourroit-il oublier ses intérêts ?*

Confucius finit en disant : Un fils qui fait les funérailles de ses parens, n'a pas la force de pousser des soupirs ; il fait les cérémonies avec un visage pétrifié de douleur ; les paroles qui sortent de sa bouche n'ont ni élégance, ni suite ; ses vêtemens sont grossiers & en désordre sur lui ; la musique la plus touchante n'effleure pas son cœur ; les mets les plus exquis n'ont ni goût ni faveur pour son palais, tant est grande & extrême la désolation qui absorbe toute son ame. Il prend quelque nourriture au troisieme jour, parce que tous les peuples savent qu'il ne faut pas attenter sur sa vie, & que si on peut s'abandonner à sa douleur jusqu'à maigrir, il seroit horrible de s'y livrer jusqu'à

sans ménagement, défendre la cause des peuples, réclamer pour la justice, résister aux mauvais conseils, dédaigner les maneges rampans d'une politique pateline, & se faire écouter du Prince lors même qu'il lui reproche ses torts & l'avertit de ses méprises !

Le P. Ricci a un dialogue dans son *Ki-gin-chu-pien*, où il conduit

un Mandarin à avouer qu'un homme en place ne peut remplir l'attente du Prince & de la patrie qu'en se dévouant à des travaux, des soins & des soucis continuels, d'autant plus amers qu'il aura plus de probité & de zele ; puis il profite de cet aveu pour prouver la nécessité des récompenses d'une autre vie.

faut une décision commune pour les peuples, & qu'il doit avoir un terme. Je n'ai rien de particulier à vous dire sur les cérémonies funebres, ajouta Confucius, vous les savez. On prépare une biere & un cercueil, une robe & des habits; on eleve le cadavre sur une estrade, & on range devant, des vases ronds & quarrés; on se lamente & on se désole, on se meurtrit le sein & on s'agite, on pleure & on soupire. On accompagne le convoi, en s'abandonnant à toute sa douleur, & on choisit avec soin le lieu de la sépulture; on met le cadavre avec respect dans son tombeau, & on eleve un *Miao* pour *Hiang* son ame; on fait des *Tsi* au printemps & en automne, & on conserve chèrement le souvenir des morts auxquels on rougiroit de ne pas penser souvent.

Conclusion. Honorer & aimer ses parens pendant leur vie, les pleurer & les regretter après leur mort, est le grand accomplissement des loix fondamentales de la société humaine. Qui a rempli envers eux toute justice pendant leur vie & après leur mort, a fourni en entier la grande carrière de la Piété Filiale.



